

## BIBLIOGRAPHIE

Albrecht BURKARDT, *Les clients des saints. Maladie et quête du miracle à travers les procès de canonisation de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle en France*, Rome, 2005. Collection de l'École française de Rome n° 338, (diffusion: Paris, De Boccard), 633 p.

La thèse d'A. Burkardt mérite d'être signalée ici car l'un des trois dossiers d'enquêtes mis en œuvre par son auteur est celui de la vingtaine de « miracles » suscités par l'exposition publique dans sa cathédrale du corps de J.-B. Gault, évêque de Marseille, mort « en odeur de sainteté » en 1643 (les deux autres cas sont ceux de la carmélite Marie de l'Incarnation à Pontoise et de François de Sales à Orléans ; à noter que le procès en canonisation de M<sup>sr</sup> Gault fut le seul des trois à ne pas aboutir). L'étude de ce dernier avait naguère été amorcée ici-même par le père B. Montagnes (*Prov. Hist.*, t. XXXVI, fasc. 146, p. 435-462) qui avait déjà montré l'intérêt de cette source. Dans ce travail nourri des problématiques de l'histoire sociale et de l'anthropologie historique, A. Burkardt conduit d'abord une critique des documents spécifiques que constituent de telles enquêtes et montre que les clercs qui les ont produits adhèrent eux-mêmes à l'attente des « signes de Dieu » qui prouveraient la sainteté. Il établit le statut des miraculés (12 sur 23 sont des enfants à Marseille). Puis il analyse minutieusement tout ce que le récit du bénéficiaire du miracle, de sa famille et des témoins peut indiquer des attitudes devant la maladie et la souffrance, des interprétations qui en sont alors données, de la vision du risque de mort et de l'intervention vaine de la médecine, officielle ou non (guérisseurs) ou du recours aux saints. Il étudie de même longuement les pratiques et les représentations religieuses dont ces guérisons réputées miraculeuses sont l'objet.

Ce remarquable travail est fondé sur un échantillon évidemment étroit, mais exceptionnellement documenté. L'auteur insiste sur le fait qu'il est constitué de « dévots moyens » : il semblerait donc pouvoir refléter, dans une certaine mesure, nombre de traits significatifs de ces temps qui correspondent en France à la première génération de la Réforme catholique.

Dans la bibliographie et les références, une faute de frappe a transformé les patronymes de deux biographes de M<sup>sr</sup> Gault, Gaspard Augeri et François Marchetti en « Angeri » et « Marchetty ».

Régis BERTRAND

\*

\* \*

Alain BEXON, *Un peintre chez les chasseurs alpins. De la côte d'Azur aux champs de bataille de 1914-1918. Pierre Comba, 1859-1934*, Annecy-le-Vieux, éditions Itinera Alpina, 2006, 160 p.

Ce très beau livre, auquel ont également collaboré Michel Bottin, Luc-François Thévenon et Olivier Vernier, est consacré à un artiste qui fut « membre de la Société des peintres militaires et du Club alpin français ». C'est dire que son premier intérêt est d'illustrer la multiplicité des styles des peintres de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle en prenant en compte l'un de ceux qui n'ont en rien participé aux recherches de l'avant-garde et n'ont donc intéressé pendant longtemps ni l'histoire de l'art ni même la sociologie de l'art. P. Comba était fils de Pierre-Paul Comba, 1834-1872, également artiste<sup>1</sup>. L'illustration abondante de l'ouvrage, entièrement en couleur, révèle un très beau métier. Il réussit particulièrement les scènes de montagne, dont il sait rendre les lointains, les fumées des bivouacs et surtout les effets de neige. Il est moins à l'aise devant la mer. « Peintre paysagiste au service du touriste », comme d'autres Niçois de sa génération, il a été affichiste et a bénéficié des nouvelles techniques de reproductions photographiques en série qui permettaient l'édition de cartes postales en couleur : elles ont diffusé ses vues de la Côte d'Azur et rendu célèbre son image de la jeune marchande de fleurs en costume « traditionnel » niçois.

Comba a consacré aux chasseurs alpins des toiles, de nombreuses aquarelles, des croquis publiés dans des annuaires militaires. Cet ensemble est d'un intérêt majeur pour l'histoire de ces troupes de montagne dont on sait l'importance particulière au moment de la Triple. Il a valeur de témoignage par son dessin très précis, qui permet l'étude fine des uniformes – Comba en a d'ailleurs dessiné des planches – types. Comba excelle à mettre en scène dans des paysages souvent reconnaissables la spécificité d'« un mode de vie proche de la nature et de la montagne ». Des détails précieux sont à noter : ainsi les arbres aux troncs ébranchés très haut, révélateurs de la recherche du bois de chauffage. Cette partie de l'œuvre relève aussi de l'histoire des représentations. Elle propose une image de soldats élégants, aux silhouettes fines, marcheurs infatigables. M. Bottin rappelle que les habitants des hauteurs appréciaient les retombées économiques de leurs séjours estivaux et évoque les « *mercanti* » et autres « industriels », susceptibles de satisfaire leurs besoins. Apparemment, Comba ne montre jamais cet aspect trivial de la vie des troupes. Il a suivi les chasseurs au front pendant la guerre de 14-18, laissant d'intéressantes images, fort discrètes cependant sur l'horreur des combats, alors que le texte signale leurs pertes considérables. L'ouvrage s'achève sur les notices de quelques autres peintres des chasseurs alpins qui furent ses contemporains. Fruit d'une solide enquête dans les collections et les archives, il procure de l'artiste et son œuvre un bilan quasi définitif.

Régis BERTRAND

\*

---

1. À noter qu'est repris, à la p. 21, un fort médiocre article de presse au sujet de ce dernier, dont l'auteur s'affirme « certain » qu'il a collaboré à l'œuvre de Daumier. Compte tenu des méthodes de travail solitaires du caricaturiste, cela semble quasiment impossible.

Alain RUGGIERO et col, *Nouvelle histoire de Nice*, Toulouse, Privat, 2006, 383 p.

La *Nouvelle histoire de Nice* des éditions Privat est publiée une génération exactement après *l'Histoire de Nice et du pays niçois*, dirigée par Maurice Bordes, parue chez le même éditeur et dans la même collection en 1976. Elle se situe d'ailleurs dans sa postérité directe puisqu'elle est dédiée à la mémoire de M. Bordes et d'un de ses principaux collaborateurs, P. Gonnet. Parmi les auteurs, seul Michel Derlange avait fait partie de cette équipe précédente.

Si le nombre des auteurs est à peu près le même, neuf en 1976, onze en 2006, leurs titres et fonctions manifestent une différence. La première histoire de Nice était l'œuvre exclusive des membres du département d'histoire d'une université qui était alors encore jeune. La version de 2006 reflète le développement et la diversité de la recherche niçoise : l'on y trouve, aux côtés des historiens de la Faculté des lettres, un professeur de Sciences politiques, trois professeurs de la Faculté de droit, un archivist et une chercheuse de l'université de Savoie. En 1976, à l'exception peut-être d'H. Costamagna, aucun des auteurs n'était *stricto sensu* spécialiste de la ville et de son comté, comme suffiraient à le suggérer les intitulés de leurs thèses. Leur participation à cette synthèse publiée dans une collection qui était alors très remarquée était une conséquence de leur nomination à Nice. En revanche, en une génération, l'histoire régionale et l'histoire urbaine se sont enracinées dans la recherche historique française et nombre des auteurs de la *Nouvelle histoire* ont consacré à Nice et son comté leur thèse et l'essentiel de leurs travaux. L'histoire culturelle et celle du tourisme ont aussi acquis pleinement leurs droits. L'histoire de l'état angevin et celle de l'état savoyard sont devenues des spécialités en soi dans l'université française, au même titre que les autres constructions étatiques ayant existé ou existant en Europe.

Les auteurs ont amplifié un parti que P. Guiral avait déjà souligné il y a trente ans (*Prov. Hist.*, t. XXVII, fasc. 108, 1977, p. 229-231) : dans la première version, 44,5 % des pages rédactionnelles couvraient la période comprise entre la Préhistoire et la fin de l'Ancien Régime, et 55,5 % celle qui va de la Révolution à nos jours. Dans la *Nouvelle histoire*, ces proportions atteignent respectivement 39 % et 61 % du texte. Les deux derniers siècles sont de fait marqués par un considérable changement d'échelle pour la ville.

L'ouvrage ne remplace pas totalement le précédent, qui était plus gros et reste sur certains aspects plus développé (non sans longueurs parfois). De lecture plus aisée, doté d'une illustration un peu parcimonieuse mais intégrée au texte, il propose d'autres approches, en particulier pour les thématiques qui ont entre temps émergé chez les historiens français, des réévaluations et surtout des points de vue différents, avec la volonté constante de replacer une trajectoire originale dans un contexte qui n'est plus celui de la France et ses périphéries mais celui de l'Europe du sud. La récente histoire de Nice reflète à la fois les avancées accomplies dans la connaissance du passé de la ville et l'évolution des problématiques au cours de la dernière génération. Les auteurs de *l'Histoire de Nice* s'étaient efforcés, parfois un peu malaisément, de prendre en compte la ville et aussi son comté très rural, car la collection était alors fondée sur le principe d'une couverture systématique de la carte de France. La *Nouvelle histoire* est centrée sur la ville de Nice ; le comté y est vu dans une dynamique des rapports entre la cité et son arrière-pays. Dans l'ouvrage précédent, l'économie maritime des Temps modernes bénéficiait à elle seule d'un chapitre particulier parce que telle était la spécialité d'un professeur de l'époque. La nouvelle ver-

sion a replacé à juste titre ses étapes dans le contexte général de chaque siècle et a évité de donner l'impression d'en surestimer l'importance. Les auteurs de la première *Histoire de Nice* avaient su de façon assez louable dégager l'originalité d'une croissance économique et démographique inespérée induite du séjour de riches étrangers et des retombées du tourisme. Imprégnés des schémas reçus de l'histoire économique et sociale du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, ils parvenaient mal cependant à percevoir le caractère pionnier de cette forme nouvelle de développement. P. Gonnet étudiant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle explique p. 275 par l'« échec de l'industrialisation et (la) colonisation financière » ce qu'il appelle « le report vers la fonction d'accueil » ; encore tient-il à dédouaner la ville de ce choix par défaut : « mais ce ne fut pas sans que Nice ait essayé de prendre d'autres voies de développement ». Les auteurs actuels ne regrettent plus que Nice n'ait pas eu le destin de La Ciotat ou La Spezia sinon de Dunkerque et montrent toutes les conséquences de cet essor contemporain sur l'architecture et l'urbanisme, la création littéraire et artistique, les mutations politiques, voire la persistance d'une certaine identité nissarde, sans oublier la création de Sophia-Antipolis.

Cette étude qui se lit avec un intérêt soutenu s'achève sur une copieuse bibliographie et des index de noms de personnes et de lieux qui rendront de grands services.

Régis BERTRAND

\*

\* \*

*Voyage pittoresque dans le Comté de Nice et les Alpes-Maritimes du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Gravures et lithographies*, Nice, Acadèmia nissarda, 2005, 353 p. Nombreuses illustrations.

Ce beau livre de format à l'italienne s'inscrit dans les célébrations du centenaire de l'Acadèmia nissarda. Il comble une lacune évidente, car quiconque s'intéresse à nos régions s'est interrogé sur la date, les auteurs, la fiabilité de ces images imprimées. Si l'on excepte le *Theatrum sabaudiae*, cette description par l'image et le texte des possessions de la couronne de Savoie qui fut publiée en 1682, les gravures de Nice et de son Comté datent de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage ne présente pour Nice aucune de ces vues d'optique qui sont caractéristiques de l'Europe urbaine du XVIII<sup>e</sup> siècle. En revanche, les gravures d'après la toile de Vernet, *Le port d'Antibes*, furent traduites en vues d'optique. Les vues de Nice mais aussi d'Antibes, Cannes, Monaco et Menton sont nombreuses entre 1780 et 1860. Elles associent villes et campagnes, mer et montagnes ; elles jalonnent alors une découverte progressive des Alpes-Maritimes liée au Grand tour vers l'Italie et surtout au développement du tourisme niçois, auquel elles ont elles-mêmes sans doute contribué par leur diffusion. Ces œuvres séduisantes et évocatrices, souvent marquées par le souvenir de la *vedùta* italienne, font l'objet d'une série d'études très attentives à leurs techniques, à leur sujet et en particulier aux sites, itinéraires, monuments et perspectives urbaines qui ont inspiré les dessinateurs. Des notices érudites sont consacrées à leurs auteurs, artistes et graveurs. L'ouvrage est illustré de très nombreuses reproductions en couleur, résultat d'une importante recherche collective à travers les collections publiques et privées, qui sont légendées avec précision, ce qui en fait aussi un catalogue diffus

dont la consultation est facilitée par un index des noms de personnes. Les recueils de planches consacrés au Comté puis au département sont décrits par des notices systématiques à la fin de l'ouvrage.

Ce livre passionnant avait été précédé par *Le pays de Nice et ses peintres au XIX<sup>e</sup> siècle*, publié en 1998 par l'Academia pour le centenaire de sa revue, *Nice historique*. Peut-on maintenant espérer qu'un troisième volume analyse les photographies anciennes des Alpes-Maritimes ? L'ancienneté de la présence touristique et de la villégiature, les forts contrastes naturels entre le littoral et l'intérieur montagneux, l'exotisme du palmier et de l'oranger, et surtout le partage entre une partie depuis longtemps française et une autre qui le devient au cours du XIX<sup>e</sup> siècle font du pays de Nice un espace privilégié par les paysagistes, en comparaison des deux autres départements alpins.

Régis BERTRAND

\*

\* \*

Marcel et Pierre-Gilles GIRAULT (dir.), *Livre des miracles de Saint Gilles. Liber miraculorum Sancti Egidii... La vie d'un sanctuaire de pèlerinage au XII<sup>e</sup> siècle*, préface d'André Vauchez, Orléans, Paradigme 2007, coll. *Medievalia* 60, 368 p, Ill.

Le livre des miracles de Saint Gilles résulte de deux rédactions successives, l'une des années 1120-1124, l'autre du troisième quart du XII<sup>e</sup> siècle. Cette édition réunit pour la première fois ces deux collections et en donne la traduction. Ce recueil réunit trente récits de miracles... La majorité d'entre eux sont des narrations développées, riches en rebondissements. L'insertion régionale de ces histoires est modeste. Un seul miracle concerne un Provençal, le chevalier Guillaume Féraud de Tarascon emprisonné à Saint Gilles par les gens du comte de Toulouse que l'intercession du saint libère de ses chaînes et des entraves qu'il avait aux pieds. La majorité des miraculés sont des Allemands ou des hommes du Nord de l'Europe. M. et P.-G. Girault donnent un copieux commentaire de ce recueil. Ils situent les rédacteurs, Pierre Guillaume, bibliothécaire de l'abbaye, auteur des 14 premiers récits qui, à l'exception du premier qui remonte à la fin du XI<sup>e</sup>, concernent des faits qui se sont déroulés entre 1110 et 1124 et son anonyme continuateur qui rapporte les 16 autres miracles survenus entre 1150 et 1166. Ils dégagent les informations que le recueil apporte sur le sanctuaire de Saint Gilles, les étapes de sa construction, l'organisation de l'espace sacré et la circulation des pèlerins. Ils s'attachent à l'origine géographique des pèlerins, à leurs motivations, aux conditions matérielles de leur voyage, aux formes de leur piété et au rituel de leurs dévotions, aux offrandes et aux dons qu'ils apportent. Les miracles, dont ils dressent une typologie, font une place modeste aux guérisons présentes dans dix récits, un tiers seulement alors que, comme le fait observer A. Vauchez, elles constituent au moins 80 % dans les corpus contemporains. Elles sont moins nombreuses que les libérations de prisonniers et à peine plus représentées que les délivrances d'accident ou que la bonne fortune de pendus qui échappent à leur supplice.

Noël COULET

\*

\* \*

Marc HEIJMANS, *Arles durant l'antiquité tardive. De la duplex Arelas à l'Urbs Genesii*, Rome, 2004, collection de l'École française de Rome n° 324, 446 pages.

Dans ce livre, l'auteur donne à lire la publication de sa thèse soutenue en 1997. Il s'agit d'une contribution remarquable qui renouvelle largement notre connaissance de l'histoire et de la topographie de la « petite Rome des Gaules » en des siècles qui voient se transformer profondément la ville et la société. Cette étude se signale en particulier par l'ampleur de la documentation archéologique inédite qu'il offre au lecteur, car l'auteur est depuis une vingtaine d'années un des acteurs majeurs de la recherche archéologique arlésienne. On compte en effet pas moins de 247 figures, dont la plupart sont originales et ont été réalisées par Marc Heijmans, souvent en association avec Jacques Brémond. En outre, la consultation de l'ouvrage est facilitée par quatre index (noms, lieux, choses, sources); une riche bibliographie rend compte d'une enquête minutieuse (p. 401-417), car ce livre est aussi remarquable par le constant souci de l'auteur d'associer la démarche de l'historien à celle de l'archéologue. Les deux disciplines sont ainsi conjointement mises en œuvre pour construire un discours historique et brosser le portrait d'une ville. Enfin, son acribie le contraint souvent, trop souvent peut-être, à rester prudent sur la datation de monuments importants qu'on souhaiterait voir dater plus précisément. La pratique de l'archéologie apprend cependant à se méfier des datations trop évidentes et c'est aussi un des mérites de ces enquêtes arlésiennes de nous rappeler que ces dossiers ne sont pas toujours aussi avancés qu'on le souhaiterait.

Ce faisant, M. Heijmans apporte des réponses décisives à plusieurs questions longuement débattues. Sans chercher à les hiérarchiser, soulignons l'incontestable démonstration de l'existence d'une enceinte tardive réduite à Arles, rappelons aussi que cette ville était considérée comme le plus ancien exemple d'inhumation *intra muros* en Gaule, car il avait été admis jusqu'à présent que le monastère des moniales, construit par l'évêque Césaire, était situé à l'angle Nord-Est de l'espace urbain, et dans son enceinte s'élevait une basilique saint-Jean où étaient enterrées les moniales. L'auteur démontre que ce monastère n'était pas dans la ville, mais bien hors les murs; il nous faut donc renoncer à cette singulière précocité arlésienne.

Le dossier des monuments arlésiens est passionnant. Retenons deux exemples emblématiques: les thermes et le forum. Ce dernier a fait l'objet d'une reconstruction (partielle?) au cours de l'antiquité tardive, peut-être dès le premier quart du IV<sup>e</sup> siècle si l'on suit la dédicace du fronton inscrit encastré dans la façade de l'hôtel Nord-Pinus dont M. Heijmans propose une nouvelle lecture et précise la datation (324-326 ap. J.-C.). Notre connaissance des thermes dits « de Constantin » a aussi considérablement progressé. Le plan de l'édifice a été complété, et surtout enrichi par l'identification d'une basilique qui lui donne un aspect quelque peu palatial. Cette basilique a été reconnue en élévation dans les maçonneries de l'Hôtel d'Arlatan et des maisons voisines. Il s'agit d'un édifice rectangulaire à nef unique d'environ 21 m de large et plus de 57 m de long, dont la hauteur dépassait les 20 mètres. Ces dimensions considérables ne peuvent convenir à une construction privée, et l'on pense alors légitimement à la basilique impériale de Trèves. La basilique arlésienne pourrait être une salle de réception, une *aula regia*, intégrée dans un ensemble palatial plus ample. Topographiquement, le « palais de la Trouille » que possédaient les comtes de Provence aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, serait l'héritier du *pala-tium* de l'Antiquité tardive.

La difficulté que l'on rencontre parfois à la lecture de ce livre est incontestablement celle de la datation, car les monuments prennent une signification bien différente si l'on retient telle ou telle des datations proposées, d'autant que l'auteur se garde souvent, faute d'arguments décisifs, de privilégier l'une ou l'autre hypothèse. Ainsi, les thermes dits « de Constantin » datent-ils du début du IV<sup>e</sup> siècle, comme un sondage devant la façade orientale du monument pourrait le laisser penser, ou plutôt du début du V<sup>e</sup> siècle ? ils pourraient être dans ce cas attribués à Constance III. La datation de l'enceinte tardive est aussi incertaine, et l'on ne sait s'il faut privilégier une date relativement haute et placer cette construction défensive au cours de la décennie 260 alors que les bandes de barbares pillent la Gaule, ou préférer la situer beaucoup plus tard, au cours du cinquième siècle, lorsque la menace wisigothe se fit particulièrement pressante.

Enfin, comme l'auteur dédie ses recherches arlésiennes à la mémoire de Paul-Albert Février, j'évoquerai pour finir une phrase de ce maître de l'histoire et de l'archéologie urbaines provençales. C'était au milieu des années quatre-vingt, Paul-Albert Février était alors vice-président de l'Inventaire, et il se souciait d'orienter les chercheurs de cette institution vers des dossiers dont la publication puisse aboutir dans des délais raisonnables. Notre conversation porta alors sur Arles ; le dossier arlésien paraissait cependant démesuré : « Mais qui sait – dit-il – ce qu'un regard attentif découvrirait derrière les façades des maisons arlésiennes. Nous n'en avons aucune idée ! ». Au cours des vingt dernières années, Marc Heijmans s'est passionné pour ces vestiges arlésiens cachés qu'il a su découvrir en si grand nombre sous les rues, dans les caves, et, même en élévation cachés par des couches d'enduit ; il a su les réunir, les rabouter, les interpréter. On ne peut que le féliciter de nous offrir un portrait, si riche et si neuf, de la capitale des Gaules à la fin de l'Antiquité.

Marc GRIESHEIMER

